NEUVIÈME CONFÉRENCE

DE CASSIEN

AVEC L'ABBÉ ISAAC

DE LA PRIÈRE

De la prière continuelle dans la vie religieuse. — Moyens d'y parvenir. — Simplicité, Humilité. — En quoi elles consistent. — Leur différence, selon saint Paul. — Supplication. — Oraison. — Demande. — Action de grâces. — Oraison dominicale. — Modèle de la prière. — Pourquoi nous ne demandons pas les choses temporelles. — Des larmes et de leurs causes. — Dispositions de l'âme pour la prière.

1. J'ai promis, dans le second livre des *Institutions* (ch. IX), de parler de la prière continuelle et de son obligation, et j'espère que Dieu m'aidera à remplir cette promesse, en rapportant nos entretiens avec l'abbé Isaac. Je crois satisfaire ainsi aux ordres de l'évêque Castor, de sainte mémoire, comme à votre désir, bienheureux Léonce, et au vôtre, mon pieux et

cher Hellade. Excusez avant tout la longueur de ce traité; j'ai fait tous mes efforts pour être court, en passant beaucoup de choses sous silence, et cependant j'ai été plus long que je ne me l'étais proposé. Je tairai donc ce que le saint vieillard nous dit au commencement de son entretien, et je me bornerai à ce que je vais rapporter.

2. La fin de tout religieux, sa plus haute perfection consiste à persévérer dans la prière, et à conserver, autant que la faiblesse humaine peut le permettre, la paix de l'âme et la pureté du cœur. C'est vers ce bien si précieux que doivent tendre tous les efforts de notre corps et toutes les aspirations de notre esprit; et il y a entre ces deux choses des rapports intimes et nécessaires. Tout l'édifice des vertus ne s'élève que pour atteindre la perfection de la prière, et s'il n'arrive à ce couronnement qui unit et lie toutes les parties ensemble, il n'aura aucune solidité, aucune durée. Sans les vertus, il est impossible d'acquérir cette paisible et continuelle prière, et sans cette prière, les vertus qui en sont le fondement n'atteindront pas leur perfection. Aussi nous ne pouvons pas traiter convenablement de la prière, et en étudier la perfection, qui s'obtient par le concours de toutes les vertus, sans examiner auparavant ce qu'il faut rejeter ou préparer pour l'obtenir, et sans rechercher, dans les enseignements de l'Évangile, ce qui est nécessaire pour construire cette forteresse si élevée de l'âme. Tous nos travaux seront inutiles et nos murailles ne pourront s'élever solidement, si nous ne nous corrigeons de nos vices, si nous

n'enlevons d'abord les débris de nos passions, afin de bâtir ensuite sur la terre solide de notre cœur, et sur la pierre de l'Évangile, les fondements inébranlables de la simplicité et de l'humilité qui doivent soutenir l'édifice de toutes les vertus, et permettre de l'élever en toute assurance jusqu'au ciel. Celui qui bâtit sur de pareils fondements ne craint pas les pluies abondantes des passions, les torrents impétueux des persécutions et les tempêtes furieuses des puissances ennemies. L'édifice ne sera pas renversé; il ne sera pas même ébranlé.

3. Pour prier avec la ferveur et la pureté nécessaires, voici ce qu'il faut observer avec soin : il faut d'abord retrancher généralement tout désir de la chair; il faut ensuite éviter l'embarras des affaires et en éloigner jusqu'au souvenir; il faut fuir les médisances, les paroles inutiles et frivoles, la raillerie, toutes les occasions de tristesse et de colère, tout ce qui peut exciter à la concupiscence ou porter à l'avarice. Et lorsqu'on aura ainsi coupé et arraché les racines de ces vices grossiers qu'aperçoivent les hommes, on appropriera la place, au moyen de la simplicité et de la pureté, afin d'établir les fondements inébranlables d'une humilité profonde, capables de supporter un édifice qui doit s'élever jusqu'au ciel. Il faut ensuite construire cet édifice de toutes les vertus, et préserver son esprit de toutes sortes de distractions, afin qu'il puisse s'accoutumer peu à peu à la contemplation de Dieu et à la vue des choses célestes. Tout ce qui occupe notre âme avant l'heure de l'oraison, se présente nécessairement

à notre pensée quand nous prions. Il faut donc nous mettre, à l'avance, dans les dispositions où nous désirons être pendant la prière. Nous retrouverons, au milieu de nos actes de piété extérieure, l'impression des paroles et des actes qui les auront précédés. Leur souvenir se jouera de nous et nous rendra colère ou triste, si nous l'avons été. Nous retrouverons les désirs et les pensées qui nous occupaient, et qui nous feront retomber, à notre honte, dans la distraction et rire sottement d'une parole ou d'une action plaisante. Chassons donc de notre cœur, avant la prière, tout ce qui pourrait la troubler, afin de suivre ce précepte de l'Apôtre : « Priezsans cesse » (I Thess., v, 17) ; et « en tout lieu, « levez vos mains pures sans trouble et sans colère. » (I Tim., II, 8.) Nous ne pourrons jamais le faire, si notre âme n'est pas purifiée de tous les vices, et tout appliquée au bien et à la vertu pour se nourrir continuellement de la contemplation divine.

4. Notre âme ressemble à une plume très-légère, qui peut s'élever naturellement vers le ciel au moindre souffle, lorsqu'elle n'est pas appesantie par l'humidité ou par une autre cause extérieure; mais si l'eau la pénètre, elle perdra sa légèreté et ne pourra plus voler dans les airs; le poids de l'eau la retiendra en bas. Il en est ainsi de notre âme: si elle n'est pas appesantie par les désirs des passions et par les soins de la terre, si elle n'est pas corrompue par la boue des plaisirs coupables, sa pureté lui permettra de s'élever naturellement au moindre souffle des saintes inspirations, et de quitter les choses basses et terrestres pour attein-

dre la région des choses invisibles et célestes. Notre-Seigneur nous le dit lui-même : « Prenez garde, dit-il, que vos cœurs ne s'appesantissent dans la gourmandise, l'ivresse et les soins de ce monde. » (S. Luc, XXI, 34.) Si nous voulons donc que notre prière monte au ciel et au delà du ciel, ayons soin de purifier notre âme de tous les vices de la terre et de toutes les souillures des passions ; elle retrouvera sa légèreté naturelle, et la prière montera sans obstacle vers Dieu.

5. Il faut remarquer maintenant les causes qui peuvent appesantir notre âme. Notre-Seigneur n'indique pas les adultères, les fornications, les homicides, les blasphèmes, les vols et les péchés, que tous savent être mortels ; mais il nomme la gourmandise, l'ivresse et les soins de cette vie. Non-seulement les hommes du monde ne regardent pas ces choses comme nuisibles, mais, j'ai honte de le dire, bien des religieux s'en embarrassent comme si elles étaient innocentes et utiles. Ces trois choses, selon l'Écriture, appesantissent l'âme, la séparent de Dieu et la courbent vers la terre; il est facile cependant de les éviter, à nous surtout qui sommes éloignés de tous les embarras du monde, et qui n'avons aucune occasion de nous inquiéter des choses d'ici-bas et de nous laisser aller aux excès du vin et de la bonne chère; mais il y a des gourmandises et des ivresses de l'esprit, qu'il est plus difficile d'éviter : il y a des inquiétudes temporelles qui tourmentent les religieux dans leur solitude, après avoir renoncé à tous leurs biens et à tous les plaisirs de la table. C'est à eux que le Prophète dit : « Réveillez-

vous, vous qui êtes ivres, mais non pas de vin » (Joël, I, 5); et encore : « Soyez dans la stupeur et l'étonnement; hésitez et chancelez comme des hommes ivres, mais non pas de vin; soyez ébranlés, mais sans ivresse. » (Isaïe, XXIX, 9.) Le vin qui cause cette sorte d'ivresse est, selon le Prophète, la fureur du dragon, et l'on voit par ces paroles la souche qui le produit : « Leur vigne vient de la vigne de Sodome, et leurs branches de Gomorrhe. » (Deut., XXXII, 32.) Si vous voulez connaître le fruit de cette vigne, et la séve de ces branches, le texte ajoute : « Leur raisin est un raisin de fiel, et leur grappe est remplie d'amertume. »

Si donc nous ne nous purifions pas entièrement de toutes nos passions, nous aurons beau avoir renoncé aux plaisirs de la table et à l'intempérance, notre cœur pourra tomber dans une ivresse plus dangereuse. Pour nous faire comprendre que, même séparés du monde, nous pouvons cependant nous tourmenter des choses du monde, la règle des anciens qui craignaient ce malheur, nous dit que tout ce qui dépasse le strict nécessaire de chaque jour doit être considéré comme un embarras superflu du siècle. Si, par exemple, un sou que nous gagnons par notre travail nous suffit pour vivre, et que nous voulions en gagner deux et même trois; si nous ne nous contentons pas de deux tuniques pour nous couvrir le jour et la nuit, et que nous en désirions trois ou quatre; si nous ne nous bornons pas à une ou deux cellules, et que nous en voulions quatre ou cinq pour être logés plus grandement et plus richement que nos besoins ne le demandent,

nous montrons, autant que nous le pouvons, que nous sommes encore tourmentés des passions et des convoitises du monde.

6. Nous savons, par expérience, que c'est l'artifice du démon qui nous entraîne dans ce malheur. Un des plus vénérables solitaires passait près de la cellule d'un religieux atteint de cette maladie de l'âme dont nous parlons; il se fatiguait chaque jour à construire et à refaire des logements complétement inutiles. Le saint solitaire vit de loin le pauvre religieux qui brisait avec un gros marteau un rocher très-dur, et il aperçut près de lui un Éthiopien qui l'aidait à chaque coup qu'il donnait, et qui l'excitait au travail avec des torches ardentes; il le regarda longtemps, aussi étonné de l'action du démon que de l'illusion du religieux. L'infortuné n'en pouvait plus de fatigue et désirait se reposer un peu, mais son tyran ne le lui permettait pas, et il lui faisait reprendre le marteau; il l'empêchait d'abandonner son ouvrage et l'excitait tellement qu'il ne paraissait plus se ressentir de cet excès de travail. Le saint vieillard, ne pouvant souffrir cette méchanceté du démon, vint à la cellule du religieux et lui dit en le saluant : « Quel travail faites-vous là, mon frère? » Celui-ci répondit : « Nous travaillons sur ce rocher, qui est si dur, que nous pouvons à peine le briser. — Vous faites bien de dire : Nous pouvons à peine, car vous n'étiez pas seul à frapper, un autre était avec vous, que vous ne voyiez pas; et non-seulement il vous aidait, mais encore il vous excitait et vous faisait violence. »

Pour prouver que nous n'avons pas cette maladie des choses de la terre, il ne suffit pas de renoncer à ce que nous ne pourrions pas faire, quand même nous le voudrions, et d'éviter ce qui serait évidemment condamné par les personnes spirituelles comme par les gens du monde; mais il faut encore sacrifier avec courage et fermeté tout ce que nous pourrions faire sous un prétexte honnête; car, en vérité, ces choses qui semblent si petites et si indifférentes aux religieux n'occupent et n'appesantissent cependant pas moins leur esprit que les affaires plus importantes qui troublent et enivrent les hommes du monde. Ces riens ne leur permettent pas de se dégager de la terre pour ne respirer qu'en Dieu, la Vie, le Bien suprême, dont la séparation doit leur sembler plus cruelle que la mort.

Lorsque notre âme sera fixée dans cette paix, et libre de tous les liens des passions humaines, lorsque notre cœur sera fermement attaché à Dieu, le souverain Bien, nous accomplirons le précepte de l'Apôtre: « Priez sans cesse (I Thess., v, 17), et en tout lieu élevez vos mains pures, sans colère et sans contestations. » (I Tim., II, 8.) Cette pureté parfaite de l'âme la rend, pour ainsi dire, sur cette terre même, semblable aux anges; et tout ce qu'elle entend, tout ce qu'elle dit, tout ce qu'elle fait, devient pour elle une prière très-pure et très-sincère.

7. L'ABBÉ GERMAIN. Plût à Dieu qu'il fût aussi facile de conserver les pensées spirituelles et saintes, qu'il nous a été facile de les concevoir. A peine nais-

sent-elles dans notre cœur par le souvenir des saintes Écritures et des exemples de vertu, ou par la méditation des mystères, qu'elles disparaissent et s'évanouissent comme des ombres. Si notre esprit, par ses efforts, en fait naître de nouvelles, elles nous échappent comme les premières, sans que nous puissions les retenir; si nous y réussissons quelquefois, il semble que ce soit plutôt par hasard que par l'action de notre volonté. Car comment nous les attribuer, lorsque nous sommes dans l'impuissance de les conserver? Mais l'examen de cette question nous entraînerait trop loin et retarderait la solution de celle que nous vous avons d'abord proposée; nous y reviendrons à son temps, et nous vous conjurons de nous parler de la qualité de la prière, surtout de celle que saint Paul nous avertit de ne jamais interrompre, en disant : « Priez sans cesse. » (I Thess., v.) Nous désirons savoir en quoi elle consiste et comment elle peut être continuelle. Il faut pour cela une grande application de l'âme; l'expérience nous le prouve tous les jours, et vos saintes paroles viennent de nous montrer que le but d'un religieux et sa véritable perfection consistent à toujours prier.

8. L'ABBÉ ISAAC. Il est impossible de comprendre toutes les sortes de prières, sans une grande contrition de cœur, une véritable pureté d'âme et une lumière spéciale du Saint-Esprit. Il y a autant de prières qu'il y a dans l'âme, ou plutôt dans les âmes, de dispositions et d'états. Aussi tout en reconnaissant que notre esprit est trop grossier pour discerner toutes ces diffé-

rences de la prière, nous tâcherons de les expliquer, autant que nous le permettra notre peu d'expérience.

La prière se modifie selon le degré de pureté de l'âme, selon les dispositions et les circonstances où elle se trouve; et il est certain que personne ne peut toujours prier de la même manière. On prie autrement lorsqu'on est dans la joie ou dans la tristesse et l'abattement, dans la consolation ou dans l'épreuve; lorsqu'on demande à Dieu le pardon de ses péchés ou l'abondance de sa grâce, l'acquisition d'une vertu ou la guérison d'un vice; lorsqu'on pense au feu de l'enfer et à la terreur du jugement, ou lorsqu'on est enflammé du désir et de l'espérance des biens du ciel; lorsqu'on est dans le malheur et les dangers ou qu'on est dans la paix et l'assurance; lorsque Dieu nous révèle le secret de ses mystères ou qu'il nous laisse dans l'aridité et la stérilité de toute vertu.

9. Après vous avoir parlé de la qualité de la prière, non pas autant que le demande la grandeur du sujet, mais autant que le permet le peu de temps que nous avons et la faiblesse de notre esprit, nous aborderons maintenant une difficulté plus grande, en expliquant l'une après l'autre les quatre sortes de prières que distingue saint Paul, lorsqu'il dit: « Je recommande avant tout d'offrir des supplications, des oraisons, des demandes et des actions de grâces. » (I Tim., II, 1.) Cette distinction de l'Apôtre n'est certainement pas inutile: Cherchons donc d'abord ce que signifient les mots de supplications, d'oraisons, de demandes et d'actions

de grâces; nous examinerons ensuite si ces quatre sortes de prières doivent se faire en même temps et se confondre en une seule; ou si on doit les faire l'une après l'autre, en offrant à Dieu, tantôt des supplications, tantôt des oraisons, tantôt des demandes, tantôt des actions de grâces; ou si la prière doit varier selon les personnes, les unes employant les supplications, les autres les actions de grâces, selon le degré et l'avancement où l'âme sera parvenue par les efforts de sa volonté.

10. Il faut donc d'abord traiter de la valeur de ces mots et discuter la différence qui existe entre l'oraison, la demande et la supplication. Nous examinerons ensuite s'il faut les faire l'une après l'autre, ou toutes ensemble. Enfin nous rechercherons s'il n'y a pas quelque enseignement caché dans l'ordre établi par l'Apôtre, ou s'il n'a eu aucune intention, en les nommant de la sorte, ce qui me paraît de toute invraisemblance. Comment croire que l'Apôtre ait parlé au hasard et sans l'inspiration de l'Esprit-Saint? Aussi allons-nous, dans l'ordre indiqué, parler de chacune de ces prières, comme Dieu nous en fera la grâce.

11. « Je vous recommande d'abord de faire des *supplications* » (I Tim., II, 1); supplier, c'est implorer la miséricorde de Dieu pour ses péchés présents ou passés, lorsqu'on les reconnaît et qu'on en ressent une juste douleur.

12. L'oraison est l'acte par lequel nous offrons ou nous vouons quelque chose à Dieu; les Grecs l'appel-

lent un vœu, et il est dit dans les Psaumes : « Je rendrai mes vœux à Dieu : *Vota mea Domino reddam.*» (Ps. cxv, 14.) Comme s'il y avait : J'offrirai mes prières, mes oraisons à Dieu. Nous lisons aussi dans l'Ecclésiaste : « Si vous faites un vœu à Dieu, ne tardez pas à l'accomplir. » (Eccl., v, 4.) Ce qui pourrait se traduire selon le grec : « Si vous avez promis une prière à Dieu, ne tardez pas à l'accomplir. » Les deux choses se confondent. Nous prions lorsque, renonçant au monde, nous nous engageons à nous mortifier en toute chose pour servir Dieu de tout notre cœur. Nous prions, lorsque nous promettons de mépriser tous les honneurs du siècle et toutes les richesses de la terre pour nous attacher à Dieu, dans toute la componction de l'âme et dans l'esprit de pauvreté. Nous prions lorsque nous promettons de conserver une chasteté parfaite, une inaltérable patience, et d'arracher de notre cœur les racines de la colère ou de cette tristesse qui cause la mort. Et si nous nous laissons aller au relâchement, si nous retombons dans nos anciennes fautes, nous serons infidèles à nos prières et à nos vœux; et on pourra nous dire : « Il vaut mieux ne pas faire de vœux que d'en faire sans les accomplir » (Eccl., v, 4); c'est-à-dire, selon le grec : « Il vaut mieux ne pas prier que de prier sans y être fidèle. »

13. En troisième lieu viennent les *demandes* que nous adressons à Dieu, lorsque nous sommes pleins de ferveur, pour les autres, pour nos amis, pour la paix et le salut de tout le monde, priant, selon la recommandation de saint Paul, « pour tous les hommes,

pour les rois, et pour ceux qui sont élevés en dignité. »

14. Au quatrième rang sont placées les actions de grâces que l'âme offre à Dieu, pour ses bienfaits passés ou présents, et pour ceux que sa bonté prépare à ceux qui l'aiment; car l'âme adresse ses plus ferventes prières, lorsqu'elle contemple d'un œil pur les récompenses qui l'attendent dans le séjour des saints; et elle se sent pressée d'en exprimer à Dieu sa joie et sa reconnaissance.

15. Ces quatre sortes de prières en font naître souvent beaucoup d'autres, comme de leur abondance et de leur plénitude. La supplication, qui naît de la contrition des péchés; l'oraison, qui découle de la foi et de la fidélité dans les promesses; la demande, qui procède de l'ardeur de la charité; et l'action de grâces, que produit la vue des bienfaits de Dieu et de son infinie bonté, font sortir de notre cœur d'autres prières ferventes et enflammées.

Il est évident que ces quatre sortes de prières sont utiles et nécessaires à tous, afin que l'âme conçoive les différents sentiments qu'elles inspirent. La première, cependant, convient plus particulièrement à ceux qui commencent et qui ressentent encore le trouble et le remords de leurs fautes. La seconde convient à ceux qui ont fait quelque progrès, et qui veulent avancer dans la vertu et s'élever vers Dieu; la troisième, à ceux qui accomplissent leurs promesses par leurs œuvres, et qui sont embrasés de charité pour les autres en considérant leur faiblesse. La quatrième, enfin, con-

vient à ceux qui ont arraché de leur cœur tout ce qui peut blesser la conscience, et qui contemplent, dans la paix et la pureté de leur âme, les miséricordes et les grâces que Dieu leur a faites, qu'il leur accorde ou qu'il leur prépare, s'abandonnant à ces élans d'amour, à cette prière de feu, que l'homme ne saurait ni exprimer ni comprendre. L'âme qui est parvenue à ce degré de pureté, et qui déjà y est enracinée, ne néglige pas pourtant les autres prières ; elle va souvent de l'une à l'autre comme une flamme rapide ; elle offre à Dieu des prières ineffables que l'Esprit-Saint vivifie à notre insu, par des gémissements inénarrables, et elle conçoit tant de choses à la fois, qu'elle ne pourrait en un autre instant, non-seulement les exprimer, mais même les repasser dans son souvenir.

A quelque degré qu'on soit parvenu, il arrive souvent qu'on est tout enflammé dans sa prière, parce que, même au premier, au plus humble degré, celui qui pense aux terreurs du jugement et qui en est épouvanté, a quelquefois le cœur si touché, qu'il n'est pas moins rempli de ferveur dans sa supplication que celui qui médite les bienfaits de Dieu et lui en rend des actions de grâces dans toute la pureté de son âme. C'est que, selon la parole du Seigneur, il commence à plus aimer, en comprenant qu'il lui a été remis davantage.

16. Nous devons tendre, par le progrès de notre vie et par la pratique des vertus, à ces sortes de prières qu'inspirent la contemplation des biens futurs et l'ardeur de la charité, ou qui viennent au moins, dans le

cœur des commençants, du désir d'acquérir une vertu ou de détruire quelque vice; car nous ne pourrons jamais arriver aux prières plus parfaites, sans suivre l'ordre que nous avons indiqué et sans nous y élever par degrés.

17. Notre-Seigneur a bien voulu nous donner l'exemple de ces quatre sortes de prières, afin d'accomplir ce qui a été dit de lui: « Il a commencé par faire et par enseigner. » (Act., I, 1.) Il a fait une supplication, lorsqu'il a dit: « Mon Père, s'il est possible, que ce calice s'éloigne de moi » (S. Matth., XXVI, 39); ou ce que lui fait dire le Psalmiste: « Mon Dieu, mon Dieu, regardez-moi; pourquoi m'avez-vous abandonné? » (Ps., XXI, 2); et autres choses semblables. Il a fait une oraison, lorsqu'il a dit: « Je vous ai glorifié sur terre, et j'ai achevé l'œuvre dont vous m'aviez chargé » (S. Jean, XIII, 4); ou encore: « Je me sanctifie pour eux, afin qu'ils soient eux-mêmes sanctifiés dans la vérité. » (Ibid., 19.) Il a fait une demande, lorsqu'il a dit: « Mon Père, ceux que vous m'avez donnés, je veux qu'ils soient avec moi où je serai, afin qu'ils voient la gloire que vous m'avez donnée » (Ibid., 12); ou encore: « Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. » (S. Luc, XXIII, 34.) Il a offert des actions de grâces, lorsqu'il disait: « Je vous bénis, mon Père, Seigneur du ciel et de la terre, de ce que vous avez caché ces choses aux sages et aux prudents, et de ce que vous les avez révélées aux petits. Que cela soit ainsi, mon Père, puisque tel a été votre bon plaisir » (S. Matth., XI, 25); ou encore: « Mon Père, je vous

rends grâces de m'avoir exaucé. Pour moi, je savais bien que vous m'exauciez toujours. » (S. Jean, XI, 41.) Quoique Notre-Seigneur nous ait montré qu'on pouvait séparer, et faire chacune en leur temps, ces quatre sortes de prières, il nous a appris à les réunir aussi dans une prière parfaite, comme il l'a fait lui-même dans cette admirable prière que nous lisons à la fin de l'Évangile de saint Jean. Il serait trop long de la citer; mais celui qui la méditera avec soin y trouvera de nombreux enseignements. L'apôtre saint Paul, dans son épître aux Philippiens, parle aussi de ces quatre sortes de prières, en intervertissant un peu l'ordre, et il montre qu'on peut les réunir dans l'ardeur d'une même prière : « Que dans toutes vos oraisons, vos supplications, et avec vos actions de grâces, vos demandes soient présentées à Dieu. » (Phil., IV, 6.) Il a voulu ainsi nous apprendre particulièrement, que dans la prière et la supplication l'action de grâces doit toujours être unie à la demande.

18. La prière la plus parfaite et la plus élevée est celle qu'inspirent la contemplation de Dieu et l'ardeur de la charité, lorsque l'âme, absorbée dans l'amour qu'elle a pour son Créateur, lui parle tendrement et familièrement comme à un père. Celle que Notre-Seigneur a enseignée, nous apprend que nous devons toujours tendre à cet état, puisqu'elle commence par ces mots : *Notre Père;* nous reconnaissons ainsi que le Dieu et le Seigneur de tout l'univers est notre Père, qui, de la condition d'esclaves, nous a faits ses enfants adoptifs, et nous ajoutons : *qui êtes aux cieux,* pour

nous rappeler que la vie que nous passons sur cette terre n'est qu'un exil dont nous devons souffrir, puisqu'il nous sépare de notre Père, vers lequel nous devons tendre par tous nos désirs, ne faisant rien qui puisse nous rendre indignes de cet honneur et de cette divine adoption, nous priver de l'héritage de notre Père et attirer sur nous la colère et les sévérités de sa justice.

Quand nous serons élevés à cet état d'enfants de Dieu, et que nous brûlerons d'une vraie tendresse filiale, nous ne penserons plus à nos intérêts, mais seulement à la gloire de notre Père, et nous dirons : *Que votre nom soit sanctifié.* Nous prouverons ainsi que sa gloire est notre désir, notre joie, imitant ainsi Celui qui a dit : « Celui qui parle de lui-même cherche sa propre gloire, mais celui qui cherche la gloire de Celui qui l'a envoyé est sincère, et l'injustice n'est pas en lui. » (S. Jean, VII, 18.)

C'était de ce sentiment qu'était rempli ce Vase d'élection qui désirait devenir anathème pour Jésus-Christ, pourvu qu'il multipliât sa famille et qu'il augmentât la gloire du Père en sauvant Israël. Il souhaite, sans rien craindre, de mourir pour Jésus-Christ, parce qu'il sait que personne ne peut mourir réellement pour Celui qui est la vie (Rom., IX, 3) ; il dit aussi : « Réjouissons-nous de ce que nous sommes faibles et de ce que vous êtes puissants. » (II Cor., XIII, 9.)

Pourquoi nous étonner si ce Vase d'élection désire être séparé du Christ, pour la gloire du Christ, la conversion de ses frères et le salut du peuple, puisque

le prophète Michée désire se tromper et ne plus recevoir les inspirations du Saint-Esprit, pourvu que la nation juive évite les malheurs et la captivité qu'il avait lui-même annoncés : « Plût à Dieu que je ne sois pas prophète, et que mes paroles soient des mensonges. » (Michée, II, 11.) N'oublions pas le grand législateur qui consent à mourir à la place de ses frères, lorsqu'il dit : « Je vous en conjure, Seigneur; ce peuple a commis un grand péché: ou pardonnez-lui sa faute, ou, si vous ne le faites pas, effacez-moi du livre que vous avez écrit.» (Exod., XXXII, 32.) Ces mots : « Que votre nom soit sanctifié, » peuvent aussi s'entendre d'une autre manière. La sainteté de Dieu est notre perfection, et lorsque nous disons : Que votre nom soit sanctifié, nous voulons dire : Père saint, faites-nous tels que nous puissions comprendre votre sainteté et la faire paraître dans toute notre conduite. C'est ce qui s'accomplit en nous, lorsque des hommes voient nos bonnes œuvres et glorifient notre Père qui est aux cieux. (Matth., V, 16.)

19. La seconde prière de l'âme pure est de souhaiter que le règne de son Père arrive promptement, c'est-à-dire que le Christ règne tous les jours dans les saints; qu'il chasse le démon et détruise les vices dont il infecte nos cœurs, et que Dieu devienne le maître de nos âmes, toutes remplies de la bonne odeur des vertus, en remplaçant l'impureté par la chasteté, la colère par la paix, et l'orgueil par l'humilité.

Ces paroles peuvent aussi signifier le royaume promis à tous les véritables enfants de Dieu, auxquels

Jésus-Christ doit dire au dernier jour : « Venez, les bénis de mon Père, et possédez le royaume qui vous est préparé depuis l'origine du monde. » (S. Matth., xxv, 34.) C'est ce bonheur, l'objet de tous ses désirs et de ses efforts, qui fait dire à l'âme : *Que votre règne nous arrive;* car le témoignage de la conscience lui dit qu'à la venue de Notre-Seigneur, elle partagera son héritage et sa gloire. Un pécheur n'oserait pas demander et désirer ce royaume; car comment vouloir paraître devant le tribunal de ce Juge qui, au lieu de le récompenser de ses vertus, doit certainement le punir de ses crimes?

20. La troisième demande des enfants à leur Père est celle-ci : *Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel.* Il ne peut y avoir de plus belle prière que de souhaiter que la terre mérite d'être comparée au ciel. En disant : « Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel, » n'est-ce pas désirer que les hommes soient semblables aux anges, et qu'ils fassent sur la terre, non pas leur volonté, mais la volonté parfaite de Dieu, comme les esprits bienheureux l'accomplissent eux-mêmes dans le ciel. Personne encore ne peut faire sincèrement cette prière, s'il n'est persuadé que Dieu règle pour notre bien tout ce qui nous arrive d'heureux ou de contraire, et qu'il s'occupe plus de notre salut et de notre bonheur que nous ne pourrions le faire nous-mêmes.

On peut aussi entendre ainsi cette parole : la volonté de Dieu est que tous les hommes soient sauvés, selon ce texte de saint Paul : « Dieu veut que tous les hom-

mes soient sauvés et parviennent à la connaissance de la vérité. » (I Tim., II, 4.) C'est de cette volonté que parle Isaïe, lorsqu'il fait dire au Père : « Que ma volonté s'accomplisse entièrement. » (Isaïe, XLVI, 10.) Lors donc que nous lui disons : « Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel, » nous faisons cette prière : Mon Père, que tous ceux qui sont sur la terre soient sauvés comme ceux qui sont au ciel, par la connaissance de votre saint nom.

21. Nous disons ensuite : *Donnez-nous aujourd'hui notre pain substantiel, notre pain céleste* (S. Matth., VI, 11), qu'un autre évangéliste appelle « notre pain de chaque jour. » (S. Luc, XI, 3.) Le premier exprime la noblesse, la dignité de la substance qui est au-dessus de toute substance, et qui surpasse toutes les créatures en magnificence et en sainteté. Le second exprime son usage et son utilité; car, lorsqu'il dit : Notre pain quotidien, il montre que nous ne pouvons, sans lui, avoir la vie de l'âme un seul jour, et ce mot *aujourd'hui,* prouve qu'il faut s'en nourrir chaque jour, qu'il ne suffit pas de l'avoir reçu hier, qu'on doit le recevoir encore aujourd'hui. Nous devons aussi faire toujours cette prière, qui nous rappelle sans cesse notre indigence; car il n'y a pas de jour où nous n'ayons besoin de fortifier notre cœur par cette nourriture céleste. Le mot *aujourd'hui* peut s'appliquer aussi à la vie présente, comme si nous disions : Donnez-nous ce pain pendant que nous sommes sur cette terre; car nous savons que vous le donnerez éternellement dans le ciel à ceux qui l'auront mérité; mais

nous vous prions de nous le donner aujourd'hui : car si nous ne le recevions pas en cette vie, nous ne pourrions jamais en jouir dans l'autre.

22. *Et remettez-nous nos dettes comme nous les remettons à ceux qui nous doivent.* O ineffable bonté de Dieu, qui, non-seulement nous enseigne à prier, à nous rendre agréables à ses yeux, en nous corrigeant de nos défauts et en détruisant les racines de la tristesse et de la colère par l'obligation qu'elle nous impose de toujours prier, mais qui nous donne encore le moyen d'être exaucés, et qui nous ouvre les entrailles de sa miséricorde contre la justice de ses jugements, en nous accordant le pouvoir de tempérer sa sentence et de le forcer à nous pardonner, en pardonnant nous-mêmes aux autres; lorsque nous disons : Remettez-nous nos dettes comme nous les remettons !

Nous pouvons donc nous confier dans cette prière, et demander le pardon de nos fautes, pourvu qu'en pardonnant les offenses qu'on nous fait, nous ne soyons pas si faciles à l'égard de celles qu'on fait à Dieu. Car souvent nous sommes calmes et insensibles pour les outrages qui s'adressent à Dieu, et qui sont de grands crimes, tandis que nous sommes sévères et inexorables pour la moindre injure qui nous regarde. Celui qui ne pardonne pas à son frère de tout son cœur, n'obtiendra, par sa prière, qu'une condamnation au lieu d'un pardon; puisqu'il réclame lui-même une plus grande sévérité de son juge : Pardonnez-moi comme je pardonne. Si Dieu écoute sa demande, il se montrera aussi inexorable envers lui qu'il l'a été envers son

frère. Si donc nous voulons être traités avec clémence, soyons cléments à l'égard de ceux qui nous ont offensés. Il nous sera pardonné comme nous aurons pardonné.

Quelques-uns, par crainte de se condamner eux mêmes, évitent de réciter à l'église, avec tout le peuple, ce passage du *Pater;* ils ne comprennent pas qu'on ne peut apaiser, par de semblables subtilités, le Juge souverain qui a mis dans nos prières mêmes la règle de ses jugements. Il nous a donné le moyen de ne pas le trouver sévère et inexorable envers nous; c'est de juger nos frères comme nous désirons être jugés nous-mêmes : « Car celui qui ne fait pas miséricorde sera jugé sans miséricorde. » (S. Jacq., II, 13.)

23. *Ne nous laissez pas tomber dans la tentation.* Ces paroles sont assez difficiles à expliquer; car si nous demandons à Dieu de ne pas permettre que nous soyons tentés, quelle preuve donnerons-nous de notre constance et de notre vertu? N'est-il pas dit : « Tout homme qui n'est pas tenté n'est pas éprouvé » (Eccli., XXXIV, 9); et encore : « Bienheureux l'homme qui souffre la tentation. » (S. Jacq., I, 12.) Aussi ces paroles : *Ne nous laissez pas tomber en tentation,* ne veulent pas dire : ne permettez pas que nous ne soyons jamais tentés, mais ne permettez pas que nous soyons vaincus par la tentation. Job a été tenté, mais Dieu ne l'a pas laissé tomber dans la tentation; car il n'a pas murmuré contre Dieu, et le tentateur n'a pu réussir à le faire blasphémer. Abraham a été tenté, Joseph a été tenté; mais ni l'un ni l'autre n'a succombé à la

tentation, parce qu'aucun d'eux n'a consenti à la tentation du démon.

Enfin la prière se termine par ces mots : *Mais délivrez-nous du mal*, c'est-à-dire, ne permettez pas que le démon nous tente au delà de nos forces, et avec la tentation, donnez-nous la force d'en sortir et d'en triompher.

24. Vous voyez quel modèle de prière nous a donné celui même qui doit l'exaucer; il n'y est pas question de richesses, de dignité, de puissance, de force, de la santé du corps et des besoins de la vie. Le Maître de l'éternité n'a pas voulu qu'on lui demandât des choses viles, misérables et passagères; ce serait faire injure à sa munificence et à sa libéralité infinies que de solliciter ce qui passe, ce qui est méprisable, au lieu des biens éternels. Une semblable prière offenserait plus notre Juge qu'elle ne le fléchirait.

25. La prière que Notre-Seigneur nous a enseignée et recommandée, renferme certainement toute la perfection. Elle élève cependant ceux qui lui sont fidèles à un état supérieur dont nous avons déjà parlé, et elle les conduit à cette prière enflammée que bien peu connaissent, et qu'on ne saurait expliquer, parce qu'elle dépasse les sens de l'homme. Ce n'est pas le son de la voix, le mouvement de la langue, et la réunion des paroles qui la forment; l'âme éclairée par une lumière céleste n'emploie aucun langage humain, mais elle déborde d'affections, comme une fontaine abondante, et elle s'élève vers Dieu d'une manière ineffable, lui disant tant de choses à la fois qu'elle ne

peut les dire et se les rappeler, quand elle revient à elle-même. Notre-Seigneur nous a donné l'exemple de cette prière lorsqu'il se retirait seul sur la montagne (S. Luc, XXII, 39), ou qu'il priait en silence et qu'il arrosait la terre de son sang, dans l'agonie d'une incompréhensible ardeur.

26. Qui pourra expliquer, quelle que soit son expérience, les causes et les différentes origines de ces ardeurs qui embrasent le cœur et lui inspirent des prières si pures et si ferventes? J'en citerai quelques exemples, si Dieu me permet d'en retrouver le souvenir. Quelquefois le verset d'un psaume que nous récitons, est pour nous l'occasion de cette ardente prière; quelquefois c'est la voix douce et harmonieuse d'un de nos frères qui nous enflamme. Nous savons qu'une psalmodie grave et régulière a souvent donné de la ferveur aux personnes qui l'entendent. Quelquefois aussi les exhortations et les entretiens d'un saint homme réveillent l'âme abattue et lui inspirent d'ardentes prières. La mort d'un frère ou d'un ami nous remplit de componction, ou le souvenir de notre tiédeur et de nos négligences passées nous jette dans une émotion salutaire. Ainsi, nous devons voir que la grâce de Dieu a une infinité de moyens pour retirer nos âmes de la tiédeur et de la somnolence.

27. Il n'est pas moins difficile d'expliquer de quelle manière différente les sentiments intérieurs de l'âme se manifestent. C'est souvent par une joie ineffable et par des transports spirituels qui ne peuvent se contenir, et qui font arriver jusqu'aux cellules voisines de

nos frères, les signes de notre ravissement. Quelquefois, au contraire, l'âme se renferme dans un profond silence; l'étonnement où la jette cette illumination subite lui ôte la parole; tous ses sens sont suspendus, et elle n'a plus, pour élever ses désirs vers Dieu, que des gémissements inénarrables. D'autres fois, le cœur éprouve une componction et une douleur si vives, qu'il n'a, pour se soulager, que l'abondance de ses larmes.

28. L'ABBÉ GERMAIN. J'en ai fait moi-même en partie l'expérience; car souvent le souvenir de mes fautes fait couler mes larmes, et la visite de Dieu m'inonde alors tellement de cette joie ineffable dont vous nous parlez, que je ne crains pas d'espérer mon pardon. Il me semble que rien ne serait plus heureux que cet état, si nous pouvions nous y mettre volontairement. Mais j'ai beau faire tous mes efforts pour renouveler cette contrition et ces larmes; j'ai beau me rappeler toutes mes erreurs et toutes mes fautes pour m'exciter à les pleurer, mes yeux restent secs comme la pierre, et je ne puis en tirer une larme. Autant je suis heureux quand je puis pleurer abondamment, autant je souffre quand je ne puis le faire comme je le désire.

29. L'ABBÉ ISAAC. Toutes les larmes ne viennent pas du même sentiment et de la même vertu. On pleure quelquefois, lorsque l'épine du péché déchire notre âme et nous fait dire : « J'ai souffert dans mes gémissements; je laverai toutes les nuits mon lit de mes larmes, je l'arroserai de mes pleurs » (Ps. VI, 7);

et encore : « Versez jour et nuit des torrents de larmes; ne prenez aucun repos, et que la prunelle de vos yeux ne se tarisse pas. » (Thren., II, 18.) On pleure aussi en contemplant les biens éternels, et en désirant la gloire qui nous est réservée. Dans l'attente de cette joie, de ce bonheur ineffable, nos yeux deviennent comme deux fontaines de larmes, et notre âme, altérée de Dieu, qui est l'eau vive, s'écrie : « Quand arriverai-je, quand paraîtrai-je en la présence de Dieu. Je me suis nourri de larmes, la nuit et le jour. » (Ps. XLI, 4.) Elle gémit sans cesse en disant : « Hélas! que mon pèlerinage se prolonge, et depuis combien de temps je suis exilée. » (Ps. CXIX, 5.) Quelquefois ce n'est pas le remords de la conscience qui fait pleurer, mais la crainte de l'enfer et la pensée du terrible jugement. Le Prophète s'écrie alors épouvanté : « Seigneur, n'entrez pas en jugement avec votre serviteur, car aucun vivant ne sera justifié en votre présence. » (Ps. CXLII, 2.) On pleure encore quelquefois non sur ses propres fautes, mais sur l'endurcissement et les péchés des autres. Samuel pleurait sur Saül; Notre-Seigneur répandait des larmes sur Jérusalem, comme Jérémie qui avait dit : « Qui donnera de l'eau à ma tête et une fontaine à mes yeux? et je pleurerai, nuit et jour, les morts de la fille de mon peuple. » (Jér., IX, 1.) Ce sont ces larmes dont parle le Psalmiste : « Je mangeais la cendre comme le pain, et je mêlais mes larmes à mon breuvage. » (Ps. CI, 10.)

Ces larmes sont différentes des larmes du Psalmiste, dans le VIe psaume; au lieu d'être celles d'une per-

sonne pénitente, ce sont celles du juste au milieu des misères de cette vie et des tristesses de ce monde. Non-seulement le texte, mais le titre du psaume, le prouve : Prière du pauvre affligé qui répand sa prière devant Dieu; et cette prière est celle du pauvre dont parle l'Évangile : « Bienheureux les pauvres d'esprit, parce que le royaume des cieux leur appartient. » (S. Matth., v, 3.) Combien peu ressemblent à ces larmes, celles qu'on tire avec peine d'un cœur desséché. Il ne faut pas cependant les croire inutiles; car elles montrent une bonne disposition, dans ceux surtout qui ne possèdent pas la science parfaite et qui ne sont pas encore purifiés de leurs fautes passées ou présentes.

30. Cependant ceux qui se sont déjà attachés à la vertu ne doivent pas rechercher ces larmes qui coulent avec tant de peine et qui viennent seulement de l'homme extérieur; car, lors même qu'ils réussiraient à les répandre, elles n'ont aucun rapport avec cette abondance de larmes que Dieu donne tout à coup. Ces efforts ne font que distraire et abattre l'âme qui prie; elle ne peut s'élever à cette contemplation de Dieu, qui la fixerait en sa présence, et elle retombe sur elle-même, pour n'obtenir que quelques pauvres larmes stériles.

31. Pour vous faire comprendre la véritable prière, je ne vous parlerai pas moi-même; je laisserai parler le bienheureux Antoine, que nous avons vu souvent si absorbé dans la prière, que le soleil le surprenait dans son extase, et nous l'avons entendu s'écrier : « O soleil, pourquoi m'arrêter? Tu ne te lèves que pour m'ôter la clarté de la lumière véritable. »

Ce saint homme disait de la prière cette parole surhumaine et céleste : « Il n'y a pas de prière parfaite si le religieux s'aperçoit lui-même qu'il prie. » Nous oserons, malgré notre faiblesse, ajouter quelque chose à cette parole admirable, et nous indiquerons, d'après notre expérience, les moyens de reconnaître que Dieu nous a exaucés.

32. Si, quand nous prions, nous ne ressentons aucune hésitation, aucun doute, si nous croyons sentir que nous sommes exaucés, soyons persuadés que nos prières ont réussi auprès de Dieu. Plus nous croirons que Dieu nous regarde et nous écoute, plus nous mériterons d'obtenir ce que nous demandons; car Notre-Seigneur est fidèle dans ses promesses, et il a dit : « Tout ce que vous demanderez dans votre prière, croyez que vous le recevrez, et vous l'obtiendrez. » (S. Marc, XI, 24.)

33. L'ABBÉ GERMAIN. Cette persuasion qu'on sera exaucé ne peut venir que d'une grande pureté de conscience; mais nous qui avons encore le cœur déchiré par les épines du péché, pouvons-nous espérer que Dieu écoutera nos prières, lorsque nous n'avons, pour les appuyer, aucun mérite?

34. L'ABBÉ ISAAC. L'Évangile et les prophètes nous apprennent les différentes causes qui font exaucer nos prières, selon les différentes dispositions de l'âme. Vous avez un moyen d'être exaucés, en vous réunissant pour prier, selon cette parole du Sauveur : « Si deux d'entre vous s'unissent sur la terre, tout ce qu'ils demanderont, mon Père qui est au ciel le leur accor-

dera. » (S. Matth., xviii, 19.) Vous avez un autre moyen, dans la plénitude de la foi, qui est comparée au grain de sénevé : « Si vous avez, est-il dit, de la foi comme un grain de sénevé, vous direz à cette montagne : Allez là, et elle ira, et rien ne vous sera impossible. » (S. Matth., xvii, 19.) Vous en avez un autre dans la persévérance de votre prière, qui doit aller, selon Notre-Seigneur, jusqu'à l'importunité : « En vérité, en vérité, je vous le dis, si ce n'est pas par affection, ce sera à cause de son importunité, qu'il se lèvera et lui donnera ce dont il aura besoin. » (S. Luc, xi, 8.) Vous avez le moyen de l'aumône : « Renfermez votre aumône dans le cœur du pauvre, et elle priera pour vous au jour de la tribulation. » (Eccli., xxix, 15.) Le changement de vie et les œuvres de miséricorde vous feront aussi exaucer : « Brisez les chaînes de l'impiété; ôtez les fardeaux qui accablent » (Isaïe, lviii, 6); et le Prophète ajoute, après avoir parlé de la stérilité d'un jeûne inutile : « Alors vous invoquerez le Seigneur, et le Seigneur vous exaucera; vous crierez, et il dira : Me voici. » (Ibid., 9.) Quelquefois l'excès de la tribulation vous fera exaucer : « J'ai crié vers le Seigneur, lorsque j'étais dans l'affliction, et il m'a exaucé » (Ps. cxix, 1); et encore : « N'affligez pas l'étranger, car s'il crie vers moi, je l'exaucerai parce que je suis plein de miséricorde. » (Exod., xxii, 27.)

Vous voyez qu'il y a beaucoup de manières de mériter la grâce d'être exaucé, et personne ne doit désespérer d'obtenir les biens véritables et éternels. Car si

la vue de nos misères nous persuade que nous ne sommes pas dans les conditions dont nous venons de parler, si nous ne pouvons nous unir à quelqu'un, avoir de la foi gros comme un grain de sénevé, et faire les œuvres de miséricorde qu'indique le Prophète, nous pouvons recourir à cette importunité qui est possible à tous et qui suffit pour obtenir de Dieu tout ce que nous lui demandons. Il faut donc persévérer dans la prière, sans hésitation, avec une pleine confiance, et ne jamais douter que nous n'obtenions tout ce qui sera conforme au bon plaisir de Dieu. Car Dieu lui-même, dans son désir de nous accorder les biens célestes et éternels, nous exhorte à lui faire violence par nos importunités, qu'il ne méprise pas, qu'il ne repousse pas, mais qu'il loue, au contraire, et qu'il réclame, promettant d'écouter avec bonté ceux qui espèrent avec persévérance : « Demandez, et vous recevrez; cherchez, et vous trouverez ; frappez, et il vous sera ouvert; car celui qui demande reçoit, celui qui cherche trouve, et il est ouvert à celui qui frappe » (S. Luc, XI, 9); et encore : « Tout ce que vous demanderez dans la prière avec confiance, vous le recevrez, et rien ne vous sera impossible. » (S. Matth., XXI, 22.)

Si donc toutes les autres choses qui pourraient nous faire exaucer nous manquent, usons du moins de cette importunité qui ne demande pas de mérite et de grands efforts, et qui dépend seulement de la volonté. Mais il est certain que celui qui doute d'être exaucé ne sera pas exaucé. Prions donc sans jamais nous lasser, à

l'exemple du prophète Daniel, qui fut écouté de Dieu dès le premier jour, et qui n'obtint ce qu'il demandait que vingt et un jours après. (Daniel, x, 13.) Nous ne devons donc pas cesser de prier avec ferveur, quoique Dieu paraisse être lent à nous exaucer. Ces retards peuvent être une disposition de la Providence, ou l'ange que Dieu avait chargé de nous apporter ses grâces, a rencontré la résistance du démon, et il ne peut accomplir son message, s'il nous trouve refroidis dans notre prière (1). C'est ce qui serait arrivé certainement au Prophète, si sa vertu incomparable ne l'avait pas fait persévérer dans ses prières pendant vingt et un jours.

Ne nous laissons pas aller au découragement, lorsque nous sentons que notre prière n'est pas exaucée, et ne doutons pas de la promesse de Dieu qui a dit : « Tout ce que vous demanderez avec confiance dans la prière, vous le recevrez. » (S. Matth., xxi, 22.) Il ne faut pas rejeter cette parole de l'évangéliste saint Jean, qui tranche toute difficulté à ce sujet : « Voici la confiance que nous avons en Dieu : tout ce que nous lui demanderons de conforme à sa volonté, nous l'obtiendrons. » (S. Jean, v, 14.)

Il veut donc que nous n'ayons une entière confiance dans nos prières, que quand elles ont pour règle sa volonté et non pas notre bien-être et notre consolation temporelle. C'est ce que nous disons nous-mêmes dans

(1) La résistance du démon ne peut arrêter l'action des bons anges auprès de nous que par notre complicité.

l'Oraison dominicale : « Que votre volonté soit faite et non la nôtre. » Si nous nous rappelons ce que dit l'Apôtre : « Nous ne savons ce qu'il faut demander et comment il faut demander, » nous comprendrons que souvent nous demandons des choses contraires à notre salut, et que Dieu, qui voit bien mieux que nous ce qui nous est utile, nous fait une grande grâce en nous les refusant. Il en fut certainement ainsi pour l'Apôtre des nations, qui demandait d'être délivré de cet ange de Satan, auquel Dieu permettait, pour son bien, de l'insulter : « Par trois fois, dit-il, j'ai demandé au Seigneur de l'éloigner de moi, il m'a été répondu : Ma grâce te suffit; car la vertu se perfectionne dans la faiblesse. » (I Cor., XII, 9.) Notre-Seigneur, revêtu de notre humanité, a voulu nous donner en cela l'exemple, comme il l'avait fait pour le reste. Il disait dans sa prière : « Mon Père, s'il est possible, que ce calice s'éloigne de moi; cependant qu'il soit fait, non pas selon ma volonté, mais selon la vôtre » (S. Matth., XXVI, 39); et ainsi sa volonté ne différait en rien de la volonté de son Père, « car il était venu sauver ce qui avait péri (S. Matth., XVIII, 11) et donner sa vie pour la rédemption d'un grand nombre. » (S. Matth., XX, 18.) Il avait dit lui-même : « Personne ne m'ôte la vie, c'est moi qui la quitte volontairement ; j'ai le pouvoir de la quitter, et j'ai aussi le pouvoir de la reprendre. » (S. Jean, X, 17.)

David exprime cette union intime des volontés du Fils et du Père : « C'est votre volonté, mon Dieu, que j'ai voulu faire. » (Ps. XXXIX, 9.) Il est dit du Père : « Dieu

a tellement aimé le monde, qu'il lui a donné son Fils unique » (S. Jean, III, 16); et il est écrit du Fils: « Il s'est livré lui-même pour nos péchés. » (Galat., I, 4.) Il est encore dit du Père: « Il n'a pas épargné son propre Fils, mais il l'a livré pour nous » (Rom., VIII, 32), et du Fils: « Il s'est offert parce qu'il l'a voulu. » (Isaïe, LIII, 7.) La volonté du Père et du Fils est donc en toute chose la même, et les deux volontés se sont également accordées dans le mystère de la Résurrection; car l'Apôtre dit que le Père a ressuscité le corps de Jésus-Christ, » et c'est Dieu le Père qui a ressuscité son Fils d'entre les morts » (Gal., I, 1); et le Fils a déclaré qu'il relèverait le temple de son corps: « Détruisez le temple, a-t-il dit, et je le rétablirai en trois jours. » (S. Jean, II, 19.)

Suivons donc l'exemple de Notre-Seigneur et terminons toutes nos prières en disànt: « Cependant, qu'il soit fait, non pas selon ma volonté, mais selon la vôtre.» C'est ce que rappellent les trois inclinations que font les religieux, en achevant ensemble leurs prières. Celui qui n'y pense pas ne saurait en comprendre le sens.

35. Un des préceptes évangéliques qu'il faut observer avec le plus de soin, « c'est, avant tout, d'entrer dans sa chambre, de fermer sa porte pour prier notre Père en secret. » (S. Matth., VI, 6.) Voici le moyen d'accomplir ce commandement: Nous prions dans notre chambre, lorsque nous bannissons de notre cœur le bruit de nos pensées et de nos inquiétudes, pour offrir à Dieu nos prières dans le secret de l'amour.

Nous fermons notre porte, lorsque nous fermons nos lèvres, pour prier en silence Celui qui écoute le cœur plus que les paroles. Nous prions en secret, lorsque nous exposons à Dieu nos demandes, de tout notre cœur, de toute notre âme, sans que notre ennemi puisse même reconnaître ce que nous lui demandons; car nous devons prier en silence, non-seulement pour ne pas distraire nos frères présents, par nos soupirs et nos cris, et les empêcher eux-mêmes de prier, mais encore pour cacher nos intentions aux démons, qui nous attaquent surtout pendant la prière. C'est ainsi que nous accomplirons ce précepte : « Fermez votre bouche, et gardez-vous de celle qui dort sur votre sein. » (Michée, VII, 5.)

36. Ainsi nous devons faire des prières courtes, mais fréquentes, de peur que, si elles étaient longues, l'ennemi n'eût le temps de jeter quelques distractions dans notre cœur. C'est là le vrai sacrifice : « Un cœur contrit est le sacrifice agréable à Dieu » (Ps. L, 19); c'est l'oblation salutaire, l'offrande pure, le sacrifice de justice et de louange, l'hostie véritable et grasse, la moelle de l'holocauste (Ps. LXV, 15), qu'offre un cœur contrit et humilié. Si nous prions avec cette ferveur et cette disposition d'esprit, nous pourrons bien dire avec David : « Que ma prière monte en votre présence, comme l'encens, et que mes mains s'élèvent comme le sacrifice du soir. » (Ps. CXL, 2.) C'est le sacrifice que l'heure et l'approche de la nuit nous invitent à offrir. Il semble à notre faiblesse que nous avons parlé longtemps et dit beaucoup de choses, et cependant

c'est bien peu, si nous considérons la grandeur et la difficulté du sujet.

Les saintes instructions du vénérable abbé nous ravirent sans nous rassasier. Après avoir célébré les vêpres et pris quelque repos, nous le conjurâmes, dès que parut le jour, de traiter plus complétement encore le même sujet. Nous prîmes ensuite congé de lui, tout joyeux de ce qu'il nous avait dit, et de ce qu'il avait promis de nous dire. Il nous avait bien démontré l'excellence de la prière, mais il ne nous avait pas assez expliqué l'ordre et les dispositions nécessaires pour acquérir et conserver la persévérance dans la prière.
